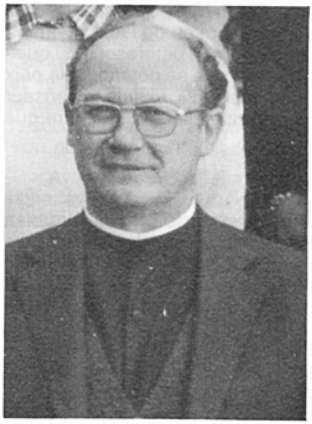

Notre ancien professeur, M. l'abbé Léon Poupelin (1915-1982) : Témoignages

La Rédaction du Bulletin a fait appel aux amis et anciens élèves de M. l'abbé Léon Poupelin pour qu'ils écrivent quelques souvenirs sur l'ancien professeur de philosophie au Collège qui nous a quittés si brusquement le 18 décembre 1982 après avoir marqué vingt-six « générations combréennes ».

Elle est persuadée que les lecteurs du Bulletin apprécieront ces pages émouvantes qui font revivre le « cher Léon ».

Combrée lui devait bien ces témoignages de reconnaissance. Que leurs auteurs soient vivement remerciés !

— Homélie prononcée le 21 décembre 1982 par **M. l'abbé Pierre Macé** (c. 1930), à la messe de sépulture de M. l'abbé Léon Poupelin

Sophonie 3,14-18
Luc 1,39-45 : La Visitation

J'ai eu le privilège — car c'en est un de vivre dans l'entourage immédiat de Léon Poupelin pendant trente ans : d'abord au temps de nos études au Séminaire universitaire, ensuite comme professeur au Collège de Combrée. De là est née une amitié éternelle. — Je dis bien « éternelle » car j'ai la certitude que la mort ne nous a pas séparés, la certitude qu'il est tout proche de moi, tout proche de vous tous aussi, — et même plus proche que jamais. C'est au titre de cette longue amitié que je vous parle aujourd'hui en mon nom personnel, au nom de plusieurs prêtres qui me l'ont demandé et peut-être aussi — je l'espère du moins — au nom du Seigneur.

★
★ ★

Les textes que nous venons de lire ont pu surprendre certains d'entre vous, car ce sont des textes qui expriment la joie. C'est d'abord le prophète Sophonie qui nous dit : « Réjouis-toi, tressaille d'allégresse, fille de Jérusalem, car le Seigneur est en toi. » Quant à la scène de la Visitation, de Marie à Elisabeth, elle baigne tout entière dans une atmosphère de joie, une joie très simple, la joie de deux futures mères qui se rencontrent et celle plus mystérieuse de deux enfants encore à naître et qui se reconnaissent déjà, sous l'action du Saint-Esprit.

Ce sont les textes de la messe de ce jour 21 décembre et le père Poupelin les aurait aimés, car lui qui était un semeur de joie, il n'aurait pas voulu qu'on se lamentât le jour de sa mort. Oh ! je sais bien, notre joie ne peut pas être une joie exubérante ; elle est inévitablement teintée de tristesse, mais au fond de nous-mêmes, il y a l'espérance qui est la plus forte, il y a Dieu qui est le plus fort et finalement c'est la joie qui devrait dominer dans nos cœurs.

Au jour de sa visite à Elisabeth, Marie est dans la joie car elle va lui rendre service, elle va lui porter Dieu, elle va lui communiquer tout ce que Dieu a fait pour elle et c'est pour cela qu'elle est heureuse.

La joie dans le service, la joie dans le don de soi, la joie dans le contact avec les autres, — n'est-ce pas cette joie qu'a recherchée Léon Poupelin toute sa vie et qu'il a rayonnée sans cesse autour de lui ?

★
★ ★

Nous le savons bien, nous qui avons été professeurs auprès de lui. Nous savons comment il avait l'art de dédramatiser les situations tendues, au bord de la rupture ou de l'affrontement. Lorsqu'il paraissait, il lui suffisait de quelque bon mot, de quelque réflexion pittoresque ou quelquefois de sa seule présence et, comme par enchantement, l'atmosphère se détendait, la paix revenait et lorsqu'il disait, avec cet humour si particulier qui était le sien : « Je suis le penseur du Collège, il faut me croire », la cause était entendue et nous étions obligés d'admettre que c'était lui qui avait raison.

★
★★

Le sens du contact et de la communication chez l'abbé Poupelin, ils le connaissent bien les nombreux élèves qui sont passés entre ses mains... Certains chrétiens se demandent parfois quelle peut être la place d'un prêtre professeur dans l'Eglise. En réalité, c'est quelque chose d'indéfinissable, c'est une influence faite de touches imperceptibles. Léon Poupelin — comme tant d'autres prêtres professeurs — n'était pas seulement un dispensateur de savoir, pas seulement un pédagogue. Pédagogue, il l'était sans doute et admirablement, sachant exposer dans un langage simple, avec des exemples concrets et d'une manière très personnelle les questions les plus complexes. Mais il avait en outre le souci de suivre ses élèves, de les aider, de leur donner confiance en eux-mêmes. Il cherchait, il inventait, il trouvait les moyens d'atteindre leurs âmes. Et beaucoup d'entre eux, qui auront oublié les grandes théories philosophiques, se souviendront toute leur vie de ce professeur prêtre qui, un jour, les avait écoutés, les avait compris et les avait aimés.

★
★★

Un philosophe, dans le langage courant, pour beaucoup de gens, c'est un homme qui ne se démonte jamais, qui domine les événements, qui ne complique pas les choses. En ce sens là aussi, Léon Poupelin fut un philosophe. Et cette philosophie-là, aimable et souriante, non seulement les professeurs et les élèves, mais tous ceux qui l'approchaient — beaucoup d'entre vous peut-être — ont pu l'apprécier : les paroissiens de Combrée, bien sûr, qui l'eurent longtemps pour vicaire — un vicaire compétent et fidèle — mais aussi des gens de tous les milieux, riches et pauvres, intellectuels et manuels, croyants et incroyants. Son extraordinaire facilité à établir des relations le mettait à l'aise partout et mettait tout le monde à l'aise avec lui. C'est pour cela que sa compagnie était tant recherchée et aussi, sans doute, à cause de l'inattendu, de l'imprévisible et du « savoureux » qui jaillissait tout à coup au hasard des rencontres et qui faisait le charme de sa conversation.

★
★★

Il y aurait beaucoup à dire sur une personnalité aussi riche. Mais je pense que chacun pourra compléter ce portrait. Je n'ai parlé que de son amabilité, de sa cordialité, et de son esprit de service parce que c'est ce qui semble dominer chez lui et que cela s'accorde avec l'Evangile de la Visitation.

★
★★

Il nous reste à nous demander quelle était la source cachée de cet équilibre, de cette charité que nous admirons chez lui.

On lui disait quelquefois : « Tu as de la chance, tu as un bon tempérament, une bonne nature, alors il t'est facile d'être toujours de bonne humeur et d'apporter la paix autour de toi. » A quoi il répondait : « Mais vous vous trompez : j'ai lutté et je lutte encore pour rester maître de moi-même. » Sans doute, il disait cela avec le sourire, avec un air de ne pas se prendre au sérieux et avec le secret espoir qu'on ne le prendrait pas au sérieux. Et pourtant c'était vrai, car il lui arrivait quelquefois — rarement cependant — de manifester un soupçon de colère ou d'irritation, quand certains comportements ou certaines paroles venaient heurter sa passion de la vérité ou l'idée qu'il se faisait de l'amour.

Vous tous, mes frères, qui m'écoutez, ne vous y trompez pas. Ce rayonnement de Léon Poupelin n'était pas seulement l'effet d'une nature généreuse, mais il venait de sa foi. Et s'il était fier de son village natal, fier d'être un fils de cette région des Mauges, fier de ses parents, c'est parce qu'il avait reçu ici, dans sa famille et dans son pays, la foi avec la vie.

★
★★

Il nous quitte tragiquement dans ces jours où nous nous préparons à Noël. Du haut du Ciel, il veut que, malgré notre peine, cette fête de Noël nous apporte la paix et la joie. Et — n'en doutons pas — il va intercéder pour nous auprès du Seigneur pour qu'en ce temps de Noël, où nous fêtons l'apparition parmi nous de la douceur et de la tendresse de Dieu, nous soyons nous-mêmes enveloppés dans ce tendre et vaste apaisement qui descend sur le monde.

— de **M. Yves Beucherie** (c. 1955), directeur de la S.A. DESCAL Bastennes-Pomarez (Landes)

Le cours 1955, dont je fais partie, a été la première classe de philo de l'abbé Poupelin à Combrée. Les études, jusqu'à la fin de la Première incluse, comportaient suffisamment de matières et de diversité, pour ne laisser aucune place à l'ennui et à la monotonie. Je me demandais, à la rentrée de septembre 1954, si la part importante accordée à la philo pour la préparation de la seconde partie du baccalauréat n'allait pas rompre cette belle variété. J'avais aussi l'impression que la philo n'était qu'une suite de théories assez abstraites et quelque peu obscures.

Avec l'abbé Poupelin, je fus vite rassuré et cette impression fut rapidement dissipée. La philo, avec lui, c'était du concret, du solide. Son enseignement était clair, ses exposés étaient précis et simples, ses cours n'engendraient pas la rêverie, pas plus d'ailleurs que la mélancolie. Avec lui, l'exploration des différentes écoles et des différentes tendances se faisait un peu comme une promenade et prenait un intérêt insoupçonné. La philosophie du professeur Poupelin était aussi limpide que le regard de l'abbé Poupelin.

L'homme était jovial et malicieux. A l'occasion d'un cours sur la notion de propriété, il nous lança cette boutade qu'il attribua à l'un de ses anciens professeurs : « Je ne demande pas au bon Dieu de me donner les biens de la terre ; je lui demande seulement de me placer à côté de ceux qui les possèdent. » Je n'ai jamais oublié cette « citation » et, à mesure que je découvrais la philosophie personnelle de l'homme j'en arrivai à la conviction que l'auteur n'était autre que Léon Poupelin lui-même.

Il savait analyser avec lucidité et il se décrit parfaitement lorsqu'il dit en substance, à l'occasion de son départ en retraite, qu'il ne veut pas avoir d'état d'âme et qu'il part sans se poser de question, comme le médecin appelé pour une urgence de nuit. Aussi, la brutalité de sa disparition n'aura-t-elle déconcerté que les autres. Le rendez-vous que lui avait fixé le destin avec son Créateur, le 18 décembre 1982, ne l'a assurément pas pris au dépourvu. Il a dû paraître devant Lui avec la simplicité et la décontraction de bon aloi qui le caractérisaient.

La valeur du professeur, jointe aux qualités de l'homme et du prêtre, a marqué ma personnalité comme celles, j'en suis certain, de tous les élèves qui ont bénéficié de son enseignement.

— du **Frère Noël Mérand** (c. 1956), Casilla 10217, Santiago du Chili

Le Bulletin m'apprend la mort de l'abbé Léon Poupelin que familièrement mais d'une familiarité chargée de respect, nous appelions Léon.

Je garde de lui un très bon souvenir, de l'homme comme tel. C'était un homme bon, jovial, les pieds sur terre, qui ne se faisait pas de faux problèmes, d'une foi solide, un prêtre équilibré qui respirait paix et joie, avec cet humour à lui. C'était un homme profondément humain, qui savait écouter.

Ce sont ces brefs souvenirs que je porte en moi au-delà du temps. Je garde un excellent souvenir de lui comme professeur.

— de **M. René Schleiter** (c. 1956), Le Vésinet (Yvelines)

Le dernier Bulletin m'a appris la disparition brutale de l'abbé Poupelin qui a été mon dernier professeur à Combrée.

C'est sans doute l'abbé Poupelin, et je m'en excuse auprès de ses confrères qui ont mis autant d'acharnement que lui à m'indiquer les rudiments de culture qui me restent, qui m'a ouvert le plus l'esprit sur les choses de la vie nous guettant à l'issue d'un internat à l'époque bien étanche au monde extérieur.

Je l'avais revu en 1976, vingt ans après avoir quitté Combrée ; il était resté celui que nous avions connu, gai, pétulant, joyeux, enthousiaste, philosophe dans tous les sens du terme.

— de **M. Louis Cottenceau** (c. 1957), Principal du Collège Maurice-Genevoix, Meslay-du-Maine

Je ne suis pas de ceux qui ont le mieux connu l'abbé Léon Poupelin, mais je crois l'avoir côtoyé cependant d'assez près pour dire que c'était un homme d'une rare intelligence qui rayonnait et près duquel nous ne pouvions passer indifférents.

Ce fut mon professeur de Philosophie dans les années 1956-1957. Nous étions alors, lorsque nous nous séparions des « Math Elém », quatre élèves (Alain Brunet, Michel-Henri de Lambilly, François-Pascal Wambergue et moi-même) à suivre un cours magistral certes mais tellement convaincu et chaleureux que nous n'avions absolument pas l'impression d'être « en classe ». L'abbé Poupelin arrivait dans la petite salle attenante au dortoir Saint-Jean, s'asseyait — c'est important à signaler au temps où l'efficacité semblerait aller de pair avec le mouvement perpétuel..., prenait son manuel qui n'était pas neuf et chapitre après chapitre faisait souligner, commentait, digressait, transformait l'abstraction philosophique en une vivante réalité grâce à des anecdotes aussi réjouissantes que répétitives...

Nous avions affaire à un pédagogue né ne s'embarrassant précisément d'aucune méthode pédagogique, mais il avait une sagesse à transmettre. Et le message passait.

Nous nous sommes, quelques années plus tard, retrouvés comme collègues. Je n'eus aucune déception ; l'homme était le professeur que j'avais connu. Conversations de réfectoire, tours de parc avec l'abbé Poupelin étaient de vraies « récréations » et pour peu que M. Gazeau, je ne cite que les professeurs disparus, se trouvât disponible, nous étions tous entraînés dans un feu d'artifice où bons mots et perfides méchancetés s'entremêlaient... dans un climat de grande charité chrétienne.

La dernière fois que je l'ai rencontré, c'était à la Fête des Anciens de 1977. Aucun changement, aucune amertume, toujours heureux de dialoguer comme l'était sans doute son maître Socrate qui, se plaisait-il à répéter, n'avait rien écrit, mais s'était contenté de parler avec ses disciples.

— de **M. Dominique Varangot** (c. 1958), sous-préfet, secrétaire général de l'A.N.R.E.D., Angers

Léon ou la chaleur humaine... La philo, ce n'était pas facile, surtout pour les math. élém. Vous saviez enseigner de façon décontractée et cependant profonde. Vous saviez rendre simples les idées difficiles. Vous aimiez votre métier et vos élèves : c'est pour cela que nous vous aimions.

Beaucoup de gens alentour de Combrée se souviennent du professeur, de l'homme, du prêtre ; disponible pour le coup de main qui relève, pour le mot qui rassure. Tous vous ont aimé car vous étiez présent où l'on avait besoin de vous, présent dans les paroisses, présent à vos amis. Vous étiez là, tout simplement, et ça allait mieux.

Reposez tranquille, Léon, chez vous auprès de Dieu ; vous avez bien travaillé à la vigne.

— de **M. Xavier Martin** (c. 1962), professeur à la Faculté de Droit et des Sciences Economiques d'Angers

Apparemment facile, la réchauffante cordialité de l'abbé Poupelin était le rayonnement d'une grande exigence intérieure. A l'aise sans artifice dans tous les milieux et sur tous les sujets, il semblait avoir réalisé la symbiose entre la rigueur intellectuelle, le bon sens rural et la foi chrétienne, démontrant bien simplement par sa vie qu'au fond tout cela est la même chose. Ceux qui ont eu le privilège de suivre son enseignement savent que les recettes de la psycho-démagogie ne lui étaient pas nécessaires pour s'assurer l'estime de ses élèves, et que cette estime demeure durable et affectueuse.

— de **M. Jean-Pierre Neiva** (c. 1964), professeur de lettres au Lycée de Bréquigny, Rennes

Un sourire d'espérance

Je pleure un maître et un ami, un guide et un complice. Homme d'équilibre et d'unité, il aimait Dieu et la vie ; il souriait à la fois à l'Essence et à l'existence, ce qui n'est pas si facile !

Pour des élèves philosophes, il était la pierre d'angle ; à cet âge de doute et d'incertitude, on se demande si la vie a un sens avant de savoir lequel lui donner. Il nous montrait la voie de la Religion et de l'humain. Je me rappelle un cours sur l'origine du Monde : assailli de logique, je lui demandai : « Pourquoi ne pas placer la matière comme étant primordiale ? » Il me répondit de suite : « Parce qu'elle est imparfaite ». Je crois bien que pour moi, cette réponse a été déterminante.

Son amour de la vie faisait de lui un compagnon irremplaçable ; c'était un causeur impénitent, intarissable sur le Tour de France. Avant son départ à la retraite, se sentant fatigué, il m'avait dit : Je ne dois pas faire comme Merckx, un tour de trop. » Je me souviens aussi de ses lectures de Camus dont il appréciait l'ouverture à autrui et l'humanité chaleureuse ; il nous montrait l'absurde pour nous apprendre à le dominer ; car s'il y a la souffrance et la mort, il y a aussi la joie de l'effort, le plaisir de l'amitié, le rire de l'âme.

C'était donc, en même temps, un homme de foi et de pluralisme, un disciple fervent mais sans fanatisme. Je garde, gravée en moi, l'expression de son sourire d'Espérance pour changer mes pleurs d'adulte en pleurs d'enfant selon l'admirable conseil de Péguy :

« Et les enfants quand ils pleurent,
C'est infiniment mieux que quand nous rions.
Car ils pleurent en espérance,
Et nous ne rions qu'en foi et charité. »

— de **M. Alex Boursier** (c. 1972), ancien élève de l'Ecole Polytechnique, E.D.F. Puteaux

Je ne puis m'empêcher de rappeler à quel point l'abbé Poupelin était un homme de parole, puisqu'après avoir parié en 1967, à la fin de ma Cinquième où j'étais premier en histoire et dernier en géographie (ce qui vexait fort l'abbé), que je redoublerai une classe avant la Seconde, il nous a aimablement convié, avec quelques camarades du cours, à sabler le champagne chez lui, peu avant le bac. en 1972. En calculant bien, on voit qu'il avait perdu... Pour ce petit rien et pour tout le reste bien plus grand, je n'oublierai jamais « Léon ».

— de **M. Pierre Delestre** (c. 1977), ingénieur de l'Ecole Centrale de Paris, Combrée

J'ai eu la chance d'être élève de l'abbé Poupelin en 1976-1977. Une chance, car l'enseignement de la philosophie est souvent reléguée au rang des matières secondaires en Terminale C ou D. Aussi fallait-il tout son talent pour passionner toute une classe et lui communiquer son enthousiasme. Réussissant à captiver son auditoire, il nous fit revivre les philosophes du passé, d'Epictète à Kant, de Sartre à Bergson...

Mais son rayonnement dépassait largement le cadre de sa classe ; sa jovialité, sa perpétuelle bonne humeur, son don des relations ont apaisé les situations les plus tendues, lui gagnant l'amitié et l'estime de tous.

Et c'est donc non seulement le professeur, mais également le philosophe et l'ami que je remercie une dernière fois ici.

— de **la Rédaction du Bulletin**

M. l'abbé Léon Poupelin a rédigé avec beaucoup de talent les chroniques des Bulletins de 1958 à 1963 et de 1975 à 1979.

Plutôt que de relater dans le détail « les mille et un faits plus ou moins insignifiants d'une vie d'internat nécessairement terne », il a recréé une atmosphère, un climat pour faire participer les lecteurs à la vie même du Collège. La trame des journées les plus marquantes était tissée de façon originale, et souvent plaisante et spirituelle.